

à propos de la réunion de parents

Claude MOTTIER

Ce qui m'a motivé à en faire :

Essayer de conjurer la mauvaise opinion qu'on pouvait avoir de moi et de ma « méthode ». Il faut beaucoup de confiance et un certain courage pour faire ce que les autres ne font pas.

Essayer de convaincre. Essayer de me convaincre. Notre pari nous mène à des contradictions et des compromis continuels. Et les parents nous les rappelleraient si nous les oublions.

La nouveauté déconcerte, on fait peur aux parents. Et pas seulement parce qu'ils ont connu une autre école. Mais aussi parce que la confiance qu'on accorde a priori à l'enfant déclenche en réaction un désarroi interrogatif, d'où la méfiance des parents.

La méfiance en retour est le revers de la confiance pour la confiance, la confiance a priori. (Jugez donc de la méfiance qui caractérise bien des camarades de l'I.C.E.M. vis-à-vis des nouveaux venus... et bien souvent des autres !...) *Puisqu'il est dit que l'on fait confiance, on récoltera la méfiance.*

Reste à savoir si ce désarroi mènera à un blocage définitif ou à une tension dynamique.

Le blocage ce doit être la division en deux parties sourdes l'une à l'autre : deux clans. Le clan des pour, le clan des contre, thèse et antithèse. Et les partisans de la thèse considèrent comme leur devoir de militant d'enfoncer éternellement le même clou sans chercher eux-mêmes à comprendre l'antithèse. Le clou alors est naturellement et éternellement rejeté. D'où action nulle.

A propos des blocages :

- 1) Les parents retirent l'enfant de la classe Freinet.
- 2) Se crée au sein même du couple des parents une scission. L'un des conjoints est pour, l'autre contre. Je crois alors que la scission existait déjà, bien sûr. Mais elle se trouve mise à vif. Songeons qu'on vient de réactiver les tensions du fameux triangle : père, mère, enfant en réanimant... l'enfant !

Il a été dit, je crois, que la classe Freinet n'ira pas plus loin que ne le permettent les limites de tolérance du maître. Que dire alors des limites de tolérance de la famille dont on ne parle jamais ?



Photo Pouget

Faut-il rappeler ce que dit Maud Mannoni dans « *L'enfant arriéré et sa mère* ». L'évolution, j'allais dire l'émancipation psychologique du débile met l'équilibre et parfois même la vie de la mère en péril.

Certaines mères se sont suicidées parce que leur enfant en se développant grâce à la psychothérapie leur échappait, s'évadait de sa place assignée par la névrose de la mère : la place du symptôme.

Comprenons alors que la mère, le père ou le milieu fera tout pour détruire les effets libérateurs de notre pédagogie. J'entends quand ces parents ou ce milieu sont immobilisés par la névrose ou la misère et qu'alors leur enfant (branche à laquelle on s'accroche, faire valoir, espoir, objet) leur échappe. Les camarades des classes de perfectionnement auraient beaucoup à nous dire à ce sujet.

Un nouveau triangle est à découvrir ou à créer : parents - enfants - école.

A découvrir, car il existe qu'on le veuille ou non par l'enfant, cet intermédiaire, ce tampon, cet objet, tiraillé trop souvent entre l'école et la famille. Mais ce triangle est amputé, le plus souvent, de la relation école-famille.

C'est cette relation maître-famille que j'ai voulu créer. Modestement.

Modestement si l'on considère que l'on peut faire la classe ouverte. Qu'on peut faire participer les parents aux travaux de la classe et qu'ils aient un rôle éducatif dans la classe même. qu'on peut dans une commune s'associer aux problèmes des parents.

Mais rien ne remplacera peut-être cet entretien que j'ai avec les parents deux fois par trimestre.

Il a changé de ton et de forme depuis que je le fais, en 1968. Au début je les faisais venir tous en même temps pour plaider ma cause devant l'aréopage qu'ils constituaient à mes yeux. Puis très vite, les rapports se sont personnalisés. Mais je plaidais toujours ma cause. Peu importe d'ailleurs. Je ne garde guère que de bons souvenirs de ces entretiens où les parents viennent chacun à l'heure de leur rendez-vous.

Puis nous avons dépassé, eux et moi, petit à petit, le problème « méthode » Freinet - méthode « classique », dans la mesure où ils ont réalisé que j'étais très attaché aux acquisitions scolaires qui me semblent indispensables pour l'adaptation des élèves à la classe supérieure.

Je suis plus exigeant, plus sourcilleux, plus attentif que naguère (même et surtout au temps où j'étais traditionnel) à un nombre réduit d'acquisitions. Cela me paraît nécessaire. C'est un clou que je fixe, qui me fixe, cela permet le dialogue avec les parents, et d'établir une base relationnelle fondée sur la **confiance**.

Ainsi maintenant les rapports sont-ils très personnalisés. On parle de l'élève (toujours) mais on parle aussi et de plus en plus de l'enfant.

Je me sens, à tort ou à raison, très fort maintenant dans les entretiens qui me tiennent deux



Photo Henri Elwing

soirs par demi trimestre entre 17 h et 20 h 30 au minimum (le record est 22 h 20).

J'appuie mon entretien sur un document que l'on appelle « carnet » mais qui est en fait un dossier de feuilles volantes et qui cernent plus ou moins précisément les progrès de l'enfant en orthographe, lecture, maths, éducation physique, avec en plus une feuille récapitulative pour chaque demi-trimestre qui parle aussi de l'enfant.

Ce dossier m'est nécessaire pour partir d'un point, établir un rapport entre un point et un autre, faire naître une remarque des parents, poser une question. Bref pour dialoguer avec eux et pour moi, mieux cerner le problème de l'enfant et si l'on veut sa trajectoire.

Je ne peux rendre ici la réalité de ces entretiens. Ils sont pour moi d'une intensité particulière. Et bien des parents font montre d'une attention aussi soutenue que la mienne pour mieux cerner leur enfant, pour mieux réévaluer le problème de leur enfant qui est bien sûr aussi le leur.

On pourrait croire ou craindre que je tombe alors dans le psychologisme. Je ne le pense pas. Je suis le premier surpris des possibilités de bon sens, de mesure et de tact que j'exprime. Je ne me souviendrais plus des propos que j'ai tenus sur tel ou tel de mes élèves, mais je sais que j'ai parlé fixant « dru » en moi-même et en contraignant pour ainsi dire par mon attitude les parents à avoir un entretien sérieux avec moi et sincère autant que possible.

Je fais moins le portrait de l'enfant que révéler des points qui le font avancer ou se bloquer. Je m'arrête à des impressions qui, une fois exprimées, sont propres à favoriser l'échange.

Je crois que le meilleur résultat que j'obtiens avec les parents c'est de les aider à mieux prendre conscience de leur enfant, de son évolution, de ses besoins et à leur donner, dans le meilleur des cas, l'envie de mieux œuvrer dans l'évolution propre à l'enfant. Mais jusqu'où puis-je me permettre d'aller trop loin ?

Je ne cherche pas à faire la révolution. Je ne suis pas là pour cela. Je m'explique :

Cet enfant qui m'est confié, je veux le renvoyer en harmonie avec son milieu. Et j'ai plus souci encore de son harmonie avec son milieu que du respect de ses propres aspirations et de leur épanouissement.

En d'autres termes, puis-je me permettre de laisser s'engager l'enfant dans une voie telle que son milieu ne la tolérerait pas ? Là aussi, il convient de tâtonner, mais à trois : maître, enfant, famille dans quelque ordre que vous voulez. Et il ne faut pas, à mon sens, qu'une des parties prenantes soit flouée, perdue ou inexistante. Dans ce cas, la partie brimée ou oubliée revendiquera d'une façon ou d'une autre car elle est, ne le voudrait-elle point, partie prenante.

Et, encore je ne parle pas de la société, autre partie prenante. Nouveau sujet à débattre.

Nos entretiens vont-ils au fond des choses ? Non, bien sûr. Car alors, bien plus que de parler de l'enfant, cet objet, il nous faudrait nous déshabiller les uns et les autres pour mieux voir en quoi nos actions et insuffisances, nos comportements réels entravent ou aident l'enfant.

Je n'éluide pas la question en ce qui me concerne. Je tente toujours de dire qui je crois être avec mes lacunes surtout. Mais ainsi on ne va pas bien loin.

Qu'importe, je souhaite que de tels entretiens déclenchent en l'esprit des parents un mouvement de pensée et une réactivation de l'intérêt propres à les aider à voir positivement les choses.

Ainsi, je n'ai aucune idée préétablie avant l'entretien et le fais sur le tas avec eux. Les enfants peuvent venir. Ils viennent une fois sur trois ou sur deux.

Il faut admettre que parler de l'enfant devant les parents en sa présence, c'est... l'admettrions-nous si nous étions à sa place ? Mais alors avec un tel raisonnement il est beaucoup de choses qu'on ne devrait pas se permettre vis-à-vis de lui. Ça aussi c'est de la pédagogie Freinet, dira-t-on.

Je crois qu'on raisonne trop en adulte et que l'enfant ne tient pas tant que cela à échapper au poids des adultes. Peut-être bien au contraire. Il ne raisonne pas comme nous, ni non plus comme la **personne** qu'en son lieu nous **respectons**.

C'est un enfant. C'est-à-dire un être dont la mère — mais autant dire les parents —, n'ont pas fini d'accoucher. Quand le médecin ausculte le fœtus, il s'adresse à la mère. N'est-ce pas ? Pourquoi n'en faisons-nous pas autant ?

Ma belle-sœur m'a dit en parlant de son fils : « *Quand sa mamie est là ou moi, on ne voit jamais Jean-Christophe. Il joue dans le jardin. Si nous sommes absents, il ne joue pas, il nous attend à l'intérieur, un livre à la main.* »

L'enfant est dépendant. Il nous le fait bien voir quand nous passons outre ce fait, même si ses réactions semblent nous dicter l'impératif « encore plus de liberté ». Les parents subissent en eux et dans leur vie de tous les jours les réactions, blocages et déblocages intempestifs, tout aussi bien, de leur enfant. Mettons-nous à leur place. C'est eux qu'il faut comprendre, ces absents de l'école.

Claude MOTTIER